



HAL
open science

Le Paléolithique supérieur ancien. Du Châtelperronien au Badegoulien, un territoire fortement occupé

Pierre Bodu

► **To cite this version:**

Pierre Bodu. Le Paléolithique supérieur ancien. Du Châtelperronien au Badegoulien, un territoire fortement occupé. Mémoire Morcelée, 150 ans d'archéologie en Ile-de-France, Editions du Patrimoine, 2021, 9782757705193. halshs-03469007

HAL Id: halshs-03469007

<https://shs.hal.science/halshs-03469007>

Submitted on 4 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

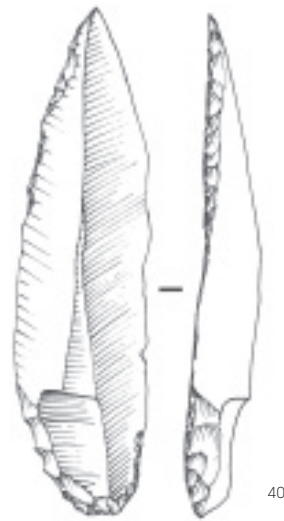
LE PALÉO-LITHIQUE SUPÉRIEUR ANCIEN

-45000/-17000

Du châtelperronien au badegoulien, un territoire fortement occupé

Pierre Bodu

Les textes de Pierre Bodu (p. 56 à 61, 78, 79, 80) ayant été rédigés par l'auteur en janvier 2016, les informations qu'ils contiennent datent de cette même période.



40. Couteau de Châtelperron, Ormesson (77).

41. Vue des niveaux moustérien (en bas à gauche), châtelperronien (en bas à droite) et gravettien (en haut au centre) du site d'Ormesson (77).

42. Une partie du sol d'habitat gravettien, Ormesson (77).

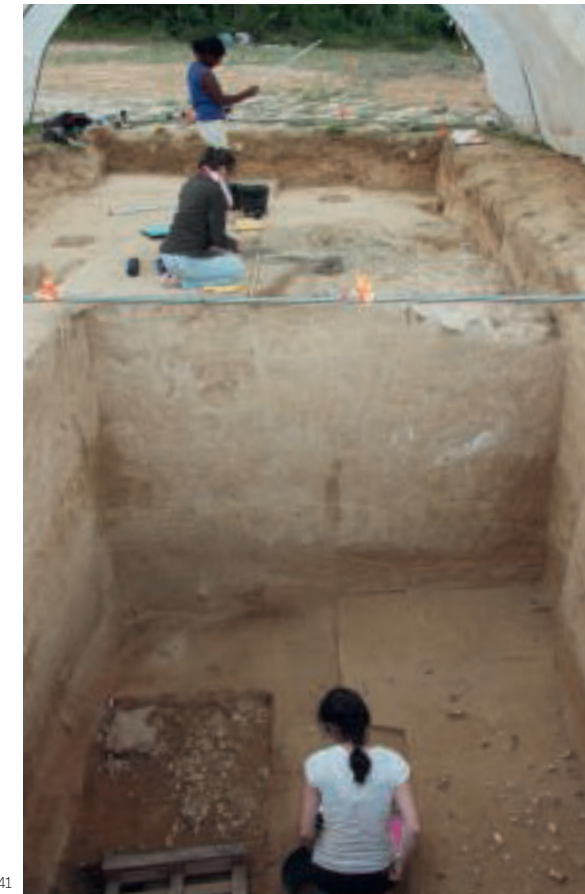
Jusqu'au début des années 1970, la connaissance des phases anciennes du paléolithique supérieur (-45000/-17000 ans) d'Île-de-France était lacunaire et s'appuyait, pour l'essentiel, sur des gisements anciennement fouillés. Nombre des sites alors pris en compte parsemaient la vallée du Loing, près de Nemours (77), qui a représenté pendant des décennies un terrain de jeu fabuleux pour les préhistoriens amateurs. On doit à Béatrice Schmitter¹ la première synthèse sur ces découvertes éparses. Mais aussi détaillée soit-elle, cette étude faisait cas de beaucoup de hiatus chronologiques, à peine comblés dans la réédition en 1984 de cet ouvrage. Si le gravettien et le badegoulien étaient à l'honneur en raison des découvertes abondantes faites depuis le milieu du XIX^e siècle, d'autres périodes comme le châtelperronien, l'aurignacien et le solutréen demeuraient quasiment méconnues. Or, la diversité des reliefs et par conséquent des biotopes, le fort développement du réseau hydrographique, la disponibilité en silex ont été des atouts majeurs de cette région, qui ont attiré de nombreux groupes préhistoriques, dont ceux du paléolithique supérieur ancien. Comment par ailleurs penser que les Châtelperroniens ou les Aurignaciens, dont on a identifié et fouillé des sites aux marges de l'Île-de-France, avaient évité sciemment cette région? L'absence de sites ne s'expliquait guère que par l'état de la recherche et il faudra attendre les années 1980 et surtout le début des années 2000 pour que de nouvelles fouilles programmées comme préventives viennent combler certains vides chronologiques. L'existence du châtelperronien (-45000/-40000 ans), parent pauvre du paléolithique supérieur en Île-de-France, n'était même pas soupçonnée avant la découverte réalisée dans le gisement d'Ormesson en 2013 (fig. 41). Cette période dite de transition entre le paléolithique moyen et le paléolithique supérieur est l'objet de débats passionnés parce que son attribution aux derniers Néandertaliens mérite d'être confirmée et parce qu'elle pose la question cruciale du contact entre ceux-ci et les premiers *Sapiens* arrivant en Europe de l'Ouest. Ormesson est le premier gisement d'Île-de-France et le plus septentrional à avoir protégé une occupation châtelperronienne. Pour le moment, elle n'a été fouillée que sur une quinzaine de mètres carrés, mais elle a livré la trace d'un foyer, des os de bison et des silex dont les fameux couteaux de Châtelperron (fig. 40), ainsi que des fragments d'hématite portant des traces de raclage pour la production de poudre rouge. Pour les Aurignaciens, ceux-là mêmes qui ont peint les parois de la grotte Chauvet, les découvertes en Île-de-France sont beaucoup moins fameuses et ont donné lieu à peu de fouilles d'envergure, mais elles attestent de la présence de ce groupe paneuropéen dans certaines parties du territoire. C'est le cas notamment dans les Yvelines et dans une moindre mesure dans

le Val-d'Oise, où une dizaine de sites ont été identifiés par des ramassages de surface et de rares sondages (Bazemont, Lommoye, Yvelines²) ou fouilles de sauvetage (Herbeville, Yvelines³). Dans ces différents endroits, le silex taillé est le seul vestige retrouvé. Les objets les plus caractéristiques sont les grattoirs à museau, sorte de grattoirs au front volontairement rétréci, probables nucléus à fines lamelles. On suppose qu'il s'agit d'une phase plutôt récente de l'aurignacien datée, ailleurs, d'environ -40000 à -31000 ans, mais la prudence reste de mise à partir de découvertes aussi peu éloquentes. Au quasi « désert » aurignacien, peut-être lié à des conditions climatiques n'ayant pas permis une bonne conservation des sites, répond une assez forte occupation gravettienne (-31000 à -22000 ans)⁴, mais dont la plupart des sites connus relèvent encore de fouilles anciennes ou de ramassages de silex en surface de champs labourés. La quasi-totalité des départements d'Île-de-France a cependant livré de nets indices d'occupation gravettienne, que ce soit l'Essonne avec la découverte en 2015 d'un site gravettien à Ballancourt⁵ lors d'un diagnostic effectué par l'Inrap⁶, les Yvelines, le Val-de-Marne ou encore la Seine-et-Marne. C'est dans ce dernier département que l'occupation gravettienne est la mieux connue, La Pente-des-Brosses à Montigny-sur-Loing⁷: Les Chalumelles à Bourron-Marlotte⁸ et en particulier dans le massif gréseux autour de Nemours⁹.



42

Là, des fouilles menées dans la première moitié du XX^e siècle dans des contextes sableux, donc peu propices à la bonne conservation des gisements, ont livré des milliers de silex, en particulier sur le fameux site du « Cirque de la Patrie »¹⁰. De longues lames et lamelles fines débitées à la pierre tendre sur de grands nucléus très étroits caractérisent cette industrie. Sur ces supports, on a confectionné des couteaux mais aussi des armatures coupantes et tranchantes, les pointes de la Gravette de différents modules. On doit au gisement d'Ormesson des données inédites concernant des pans de la culture matérielle gravettienne qui n'avaient pas pu être abordés en Île-de-France jusqu'à présent¹¹. C'est le cas de l'habitat puisque ce site a livré la première structure organisée autour de deux foyers et dont le sol est constitué d'un radier de graviers calcaires, une façon d'assainir et d'isoler l'espace d'activités (fig. 42). Les pratiques cynégétiques ne sont pas en reste car on y a identifié les restes de huit bisons, abattus à proximité et apportés là pour être consommés. Daté de -29000 à -28000 ans, cet habitat illustre l'une des plus anciennes occupations gravettiennes d'Île-de-France et du Bassin parisien. C'est sur le même site que de nouvelles données ont été acquises concernant le solutréen, la période la plus froide du dernier pléniglaciaire. On attribuait jadis à cette période climatique la quasi-absence du solutréen dans toute la partie nord de la France¹².



41

Les habitats du paléolithique supérieur ancien



43

44

Retrouver des habitats paléolithiques est une véritable gageure lorsque l'on connaît l'impact des processus érosifs sur l'état de conservation des sites. Cet exercice ne peut donc se faire qu'à des endroits où une couverture sédimentaire suffisamment épaisse a assuré la protection des vestiges et de leur agencement.

En Île-de-France, peu de sites du paléolithique supérieur ancien offrent pour le moment ces conditions, alors que les exemples d'habitats tardiglaciaires enfouis sous des mètres de limon en fond de vallée sont particulièrement nombreux.

Ainsi, les grands sites gravettiens et badegouliens de la vallée du Loing, parce qu'ils sont installés sur les sables stampiens instables et parce qu'ils ont été fouillés anciennement, n'ont pas pu faire l'objet d'une analyse spatiale des vestiges. Ormesson est l'un des rares gisements où l'on a pu identifier des sols d'habitat en place. Deux types de structuration de l'espace ont été observés respectivement dans les niveaux gravettien et solutréen.

Un véritable radier de graviers calcaires que les Gravettiens ont collecté à quelques dizaines de mètres en contrebas du site a pu être mis au jour (fig. 43). Cette nappe, composée d'éléments fins comme grossiers, a sans doute été transportée dans des contenants et pourquoi pas dans les peaux des bisons abattus. Installés à même le loess, ces graviers ont contribué à isoler les activités des hommes de l'humidité du sol comme la taille du silex ou la décarnisation des carcasses, menées autour de deux foyers. C'est la première fois qu'un tel aménagement de l'espace est découvert dans un site paléolithique francilien. Mais l'habitat c'est aussi le territoire et, à partir de la circulation de quelques objets ou matières premières, on peut dire que le territoire des Gravettiens d'Ormesson s'étendait au moins jusqu'aux sources les plus proches d'un silex apporté sur le site mais étranger à la région immédiate, soit une trentaine de kilomètres vers le nord. Des coquillages fossiles utilisés comme éléments de parure ont, quant à eux, été collectés à plus de 60 kilomètres vers le nord-ouest du site.

Les Solutréens ont aménagé de solides bordures de blocs de pierre représentant plusieurs centaines de kilogrammes collectés à quelques dizaines de mètres du campement, au centre desquelles ils ont taillé le silex, découpé des rennes et probablement allumé un feu (fig. 44). Ces « structures » semblent bien démesurées en termes d'investissement par rapport à la petite quantité de ces activités. Mais le solutréen se développe durant l'une des phases les plus froides du dernier pléniglaciaire et il était vraisemblablement indispensable de caler solidement les bas des superstructures.

PB

On sait, depuis la découverte du gisement de Saint-Sulpice-de-Favières en Essonne en 1983¹³, que ces tailleurs de pièces foliacées, dont les plus célèbres ont été nommées feuilles de laurier, ont également fréquenté l'Île-de-France, probablement à l'occasion d'améliorations ponctuelles du climat. Mais dans ce gisement, situé dans le contexte sableux de la forêt de Fontainebleau, en dehors des silex taillés, rien n'avait été conservé, ni faune, ni charbons de bois qui auraient permis des informations chronologiques et sur les espèces chassées. À Ormesson, on sait depuis 2015 que les Solutréens ont abattu des rennes il y a 23 000 ans et qu'ils ont aménagé leur habitat avec des blocs de pierre de plusieurs dizaines de kilogrammes (voir p. 60). Quelques feuilles de laurier cassées lors du façonnage, couteaux inachevés, ont été abandonnées là¹⁴. Les Badegouliens succèdent aux Solutréens sans qu'il semble y avoir eu de relation de parenté entre ces deux groupes si l'on en juge par leur façon magistralement différente de tailler le silex. C'est la région de Nemours, encore une fois, qui a livré de très nombreux sites badegouliens malheureusement mal datés (aux alentours de -19 000 ans), dans le sable stampien¹⁵. On taille alors peu de lames mais surtout des éclats que l'on retouche en racloirs (fig. 45), en fait des couteaux ou en raclettes, des éclats fins ayant certainement été utilisés dans le travail des matières osseuses. De gros burins épais on a extrait des lamelles, supports d'armatures discrètes. La forte densité de sites badegouliens de la vallée du Loing n'a aucun équivalent dans le reste de l'Île-de-France, sans doute en raison de la difficulté à identifier cette industrie lithique si peu « paléolithique supérieur ». Cette abondance tranche nettement avec l'absence de gisements du magdalénien ancien, pourtant à l'origine des groupes tardiglaciaires, qui auront occupé si intensément l'Île-de-France il y a environ 15 000 ans.

PB

1. Schmider 1971.
2. Bodu *et al.* 2013.
3. Gouédo *et al.* 1996.
4. Klaric 2013.
5. Gisement où des vestiges badegouliens furent également découverts par R. Delarue et Vignard.
6. Diagnostic mené sous la direction de Josette Sarel. La présence du gravettien était déjà connue au milieu du XX^e siècle par des fouilles anciennes (Delarue, Vignard 1964), mais aussi plus tard par des ramassages de surface (Senée 1982).
7. Schmider, Senée 1983; Schmider 1986.
8. Poulard *et al.* 1984.
9. Schmider, Roblin-Jouve 2008.
10. Cheynier 1962.
11. Bodu *et al.* 2011; Lacarrière *et al.* 2015.
12. Bodu, Renard 2013.
13. Sachi *et al.* 1996.
14. Bodu *et al.* 2014.
15. Bodu *et al.* 2007.



45

45. Deux racloirs du site badegoulien des Beauregards à Nemours (Nemours, musée départemental de Préhistoire d'Île-de-France, coll. Delarue et Vignard).

43. Le sol gravettien d'Ormesson avec le radier de calcaires.

44. Une des structures solutréennes d'Ormesson.

Les Bossats à Ormesson



Le site des Bossats à Ormesson (77) est de ceux-là et sa découverte par des amateurs à la fin du XX^e siècle constitue une chance inespérée pour mieux connaître le lent cheminement qui mène du châtelperronien aux origines du magdalénien. Localisé au bord d'une petite vallée sèche de la région de Nemours, ce site fait l'objet de fouilles programmées depuis 2009. Des chaos gréseux l'entourent, lui offrant protection et un lent nappage de sédiments apportés par les vents aux périodes froides, les loëss, a assuré une conservation quasiment optimum aux différents niveaux archéologiques. Ces derniers vont de la fin du paléolithique moyen il y a 47 000 ans à la période badegoulienne datée de -19 000 ans. Si les premiers occupants du site, les Moustériens et les Châtelperroniens, ont installé leur habitat sur la surface plane de fins dépôts sableux (fig. 46), leurs successeurs, les Gravettiens, les Solutréens, puis les Badegouliens ont occupé le sommet et les versants d'une légère butte de loëss. L'occupation châtelperronienne datée d'environ -41 000, parfaitement préservée sous 2 mètres de sédiment, est la première pour tout le nord de la France. Peu fouillée pour l'instant, elle a livré des couteaux de Châtelperron typiques, abandonnés en marge d'un amas de taille du silex et d'un probable foyer. C'est un véritable campement que nous ont laissé ensuite les Gravettiens il y a près de 31 000 ans où, autour de deux foyers, on a taillé de fines lames de silex pour découper les carcasses de huit bisons. Le niveau solutréen, miraculeusement préservé depuis 23 000 ans, nous surprend par son aménagement de l'habitat hors norme, avec ses trois structures énigmatiques formées de dizaines de blocs pesant plusieurs centaines de kilogrammes. À Ormesson, le badegoulien est marqué par un unique poste de taille du silex contrastant ainsi avec les dizaines de gisements connus à proximité dans la vallée du Loing. Un absent de marque de ce long déroulé chronologique, l'aurignacien. Nous le cherchons encore!

PB

(Pour en savoir plus, Bodu *et al.* 2011; 2014a; Lacarrière *et al.* 2015.)

En Île-de-France, il y a véritablement peu de gisements qui permettent de suivre l'évolution des groupes du paléolithique supérieur pendant près de 25 000 ans.

46. Un amas de débitage du silex sur le niveau châtelperronien, Ormesson (77).

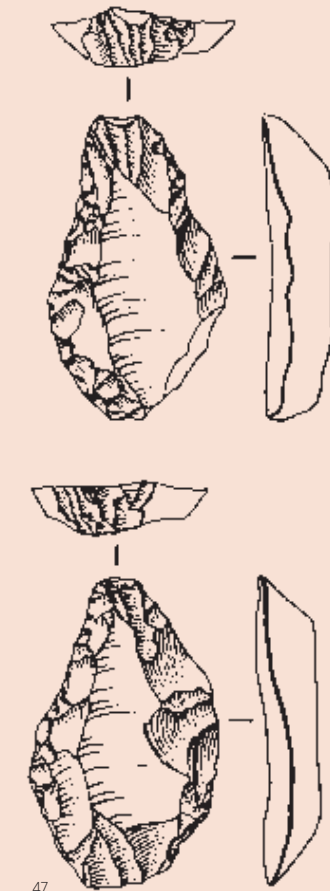
Les gisements aurignaciens des Yvelines

L'aurignacien est la période du paléolithique supérieur ancien la moins bien connue en Île-de-France, non pas en raison d'un faible nombre de gisements rapportés à cette tranche chronologique située, ailleurs, entre -40 000 et -31 000 ans, puisqu'ils sont finalement assez fréquents, y compris aux marges de l'Île-de-France, mais plutôt à cause de leur médiocre état de conservation, voire de l'absence d'opérations de fouille d'envergure sur les indices identifiés en surface.

Cette méconnaissance ne s'explique guère que par la difficulté à identifier des sites qui mériteraient de telles opérations. Un territoire particulier en Île-de-France est marqué par une forte présence de gisements, où des silex à caractères aurignaciens ont été identifiés depuis les années 1970. Il s'agit des Yvelines et plus particulièrement de la vallée de la Mauldre, entre Herbeville, Lommoye et Bazemont. Si le premier gisement a fait l'objet de fouilles de sauvetage en 1991, les autres sites ne sont connus que par des ramassages de surface ou des sondages. Tous partagent cependant les mêmes catégories d'objets caractéristiques de l'aurignacien récent que sont les grattoirs à museau (fig. 47), voire des burins busqués. Mais les seuls silex ne font pas un site et il nous manque encore en Île-de-France une station où silex, faune et habitat se côtoyant nous permettraient de mieux connaître les Aurignaciens.

PB

(Pour en savoir plus, Bodu *et al.* 2013; Gouédo *et al.* 1996.)



47. Deux grattoirs à museau du site aurignacien de Lommoye (78).

Pointe moustérienne allongée

Silex tertiaire, couleur écru
Entre -110 000 et -100 000 ans
H. 182 ; l. 53 ; ép. 13 mm ;
poids 117 g
Nemours, musée départemental
de Préhistoire d'Île-de-France (77)
Objet découvert en 1961,
lors de la fouille de Raoul Daniel.
Bibliographie : Daniel *et al.* 1973.

Outre les bifaces micoquiens finement façonnés déjà évoqués, l'industrie lithique du gisement du Terrier III à Verrières-le-Buisson a livré des éclats et des lames Levallois de très grandes dimensions réalisés aussi bien en grès trouvé sur place qu'en silex crétacé importé depuis les alluvions de la Seine à plusieurs kilomètres de là ou en silex tertiaire également importé mais provenant des plateaux. Nous figurons ici l'une de ces pointes moustériennes particulièrement allongée, axialement symétrique et équilibrée. De surcroît, le tailleur a réussi à produire cette longue lame alors qu'elle est en position d'entame reconnaissable au cortex abondant (la zone grenue de couleur brune) adjacent à une grosse cupule de gel (la zone ovalaire près de la pointe avec les écritures). Ce tailleur était très expérimenté. La fonction de ce type d'objet interroge : faisait-il partie d'une arme de jet ?

JMG

Feuille de laurier

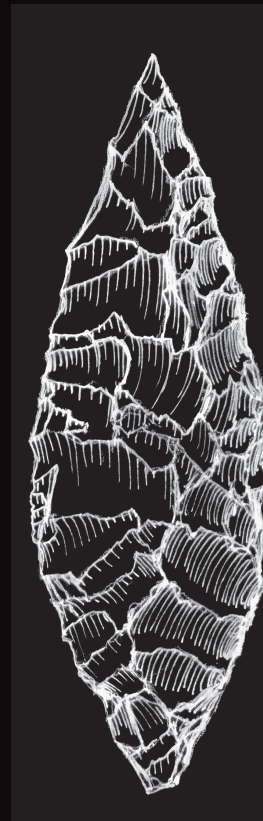
Silex
Entre -24 000 et -20 000 ans,
époque solutréenne
H. 8,7 cm
Nemours, musée départemental
de Préhistoire d'Île-de-France (77)
Bibliographie : Bodu *et al.* 2014b ;
Pélegrin 2013.

Cet objet (dont on voit ici le dessin), découvert dans le gisement d'Ormesson en Seine-et-Marne, représente en quelque sorte le *nec plus ultra* dans la taille du silex, si l'on considère sa finesse, sa symétrie, son esthétique. Couteau de chasse pour la plupart, armature de projectile pour certaines, les « feuilles de laurier » taillées sur les deux faces, et appelées ainsi en raison de leur ressemblance morphologique avec le végétal, sont caractéristiques de la période solutréenne datée entre -24 000 et -20 000 ans. La fabrication de ces objets nécessitait un excellent savoir-faire et cet investissement dans la taille du silex, qui a peu d'équivalent au cours du paléolithique supérieur, est sans doute le reflet d'une forte tradition culturelle et peut-être le signe le plus manifeste d'un statut du tailleur. Il n'est pas impossible par ailleurs que ces couteaux, parce qu'ils pouvaient être raffûtés à plusieurs reprises au contraire des lames, aient facilité le traitement des gibiers abattus parfois loin des campements et qui pouvaient, lors d'épisodes très froids, geler rapidement rendant la découpe difficile. Sur cet exemplaire retrouvé au milieu d'ossements de rennes, une cassure typique témoigne d'un accident de taille par la suite rattrapé.

PB



62



63

Cortex gravé

Silex
Ormesson (77)
Entre -24 000 et -20 000 ans,
époque solutréenne
Nemours, musée départemental
de Préhistoire d'Île-de-France (77)
Objet découvert en septembre 2015.
Bibliographie : inédit.

Les manifestations artistiques du paléolithique supérieur ancien sont particulièrement rares en Île-de-France. Cela tient à la qualité de conservation des gisements pour l'essentiel, mais aussi à la quasi-absence d'abris et de grottes susceptibles d'avoir préservé des peintures ou des gravures, comme celles que l'on connaît en Périgord ou dans les Pyrénées. Le statut des sites fouillés peut expliquer également cette absence puisque pour la plupart ils correspondent à des haltes saisonnières où les expressions artistiques ne se sont pas manifestées, en tout cas pas de façon visible pour nous. Aussi, la découverte d'un objet à vocation non uniquement fonctionnelle est exceptionnelle dans notre région, et ce cortex gravé solutréen, si modeste soit-il, en est un vibrant témoignage. Cet éclat de silex, sur le cortex duquel on a gravé des lignes qui s'entrecroisent sans se toucher, fait partie d'un ensemble d'une vingtaine d'autres cortex gravés qui remontant entre eux, forment sans doute un décor organisé dont le sens nous échappe encore. Les lignes ont été portées sur le bloc avant qu'il ne soit taillé. Ici, rien de figuratif, mais de fines lignes tracées probablement avec un tranchant de silex et dont l'organisation, la régularité évoquent un rythme déjà connu sur d'autres cortex ou supports osseux du solutréen dans d'autres gisements extérieurs au Bassin parisien. Une signification partagée il y a 23 000 ans ?

PB



64

Ossements d'animaux abattus

Os et bois de renne
(A : bison, B : cheval, C : bois de renne),
niveau gravettien (A, B) et solutréen (C)
Entre -29 000 et -23 000 ans,
époques gravettiennes et solutréennes
Nemours, musée départemental
de Préhistoire d'Île-de-France (77)
Bibliographie : Bodu *et al.* 2011 ;
Lacarrière *et al.* 2015.

Rien d'exceptionnel à première vue sur ce cliché : il s'agit seulement de quelques ossements d'animaux abattus par certains groupes préhistoriques qui ont fréquenté l'Île-de-France entre -29 000 et -23 000 ans.

Mais encore faut-il en retrouver, et le plus souvent les gisements fouillés n'ont pas livré ce type de vestiges en raison d'un état de conservation médiocre. Ici, une dent de cheval, là une phalange de bison ou là encore un bois de renne. Cependant, aussi peu nombreux et peu spectaculaires soient-ils, ces quelques restes sont les silencieux – et pourtant précieux – témoins des pratiques de chasse, des traitements affectés aux carcasses après le transport du gibier au campement, tout comme du biotope dans lequel les Paléolithiques ont vécu. Ainsi, la phalange de bison fracturée en deux et découverte sur le site d'Ormesson nous parle d'une récupération de moelle, source nutritive incomparable, elle reflète aussi la conclusion heureuse de la chasse sans doute dangereuse d'un animal vindicatif que des Gravettiens ont organisée il y a 29 000 ans; la dent de cheval indique qu'à la même période de petites hardes d'équidés parcouraient un fond de vallée humide aux herbes plus ou moins rases et que les chasseurs ont su les y surprendre. Le bois de renne enfin porte des traces de travail qui montrent qu'il y a 23 millénaires des baguettes en ont été soigneusement extraites pour être transformées en outils ou en armes de chasse...

PB



65A



65B



65C